

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 2 (1880)
Heft: 12

Artikel: Expédition du Dr Lenz au Maroc et à Tombouctou : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131606>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EXPÉDITION DU D^r LENZ AU MAROC ET A TOMBOUCTOU

Il y a peu d'expéditions aussi importantes à signaler pendant l'époque contemporaine que celle du D^r Lenz, de Tanger au Sénégal en passant par Tombouctou.

Ne s'inquiétant ni de la chaleur intense, ni des fièvres qu'il avait déjà apprises à braver dans la région du Gabon, ni des privations de tous genres que doit supporter un voyageur dans le désert, Lenz, chargé primitivement par la Société africaine allemande de la seule exploration du Maroc, s'engagea dans les sables du Sahara, à un moment où l'agitation musulmane hostile aux chrétiens semblait devenir de plus en plus inquiétante. Connaissant fort bien les tentatives infructueuses de Largeau et de Soleillet dans la direction de Tombouctou, ainsi que le sort funeste du major Laing et de la plupart des voyageurs qui avaient pris cette ville pour objectif, il part pour l'atteindre au mois de novembre 1879, voulant reconnaître, lui aussi, cette cité légendaire, que seuls, Laing, René Caillé, Barth et le rabbin Mardochee avaient pu voir avant lui.

Tout d'abord Lenz étudia la région septentrionale du Maroc comprise entre Tanger et Tétouan, afin d'apprendre surtout la manière de voyager particulière à ce pays. Cette instruction acquise, il organisa, au mois de décembre, sa petite caravane, et eut le bonheur de pouvoir prendre comme interprète un neveu du fameux Abd-el-Kader nommé El-Hâdj-Al-Boû-Taleb, qui, par suite du respect qu'il imposait aux populations musulmanes, lui fut d'un grand secours.

Ayant obtenu du sultan du Maroc une lettre de recommandation, il partit de Tanger se dirigeant vers Fez qu'il atteignit le 31 décembre 1879, après huit jours de marche. Cette capitale, divisée en vieille ville et en ville neuve, compte environ 100,000 habitants qui se livrent pour la plupart au commerce. Quittant Fez, Lenz se rendit à Mequinez, dont le pacha le traita fort bien et lui procura une jolie petite maison au milieu d'un jardin, avec une vue ravissante sur les montagnes. Il invita le voyageur chez lui et témoigna un grand désir de voir des objets de provenance européenne ; le fusil à aiguille surtout le transporta d'admiration.

La ville de Méquinez a dû avoir autrefois une étendue énorme, ainsi que l'attestent les ruines des hautes murailles de son enceinte. Aujourd'hui cette cité n'est plus qu'un bourg sans importance et presque ruiné. De là, Lenz gagna sur le littoral de l'Atlantique la ville de Rabat, après avoir suivi une route peu sûre, où les caravanes du sultan lui-même

sont parfois attaquées et pillées. Elle traverse une région montagneuse dans laquelle se sont retirés les Chlous, qui font souvent des incursions contre les Arabes de la plaine. Rabat n'est séparé de Sala, où le voyageur se rendit ensuite, que par un petit fleuve.

La ville de Sala, où les Européens ne peuvent se fixer, n'a qu'un commerce insignifiant; c'est à Rabat que les transactions sont les plus nombreuses, parce qu'il s'y trouve beaucoup d'Espagnols et de Portugais.

Le voyageur se dirigea ensuite vers Maroc, la seconde capitale du pays, où il arriva le 14 février. Le sultan a l'habitude d'y venir passer quelques mois chaque année. A la vérité, le chemin le plus court pour y arriver part bien de Fez, mais on préfère la voie plus sûre de Rabat, car, dans les grandes forêts de chênes-lièges qui couvrent les montagnes au sud de Fez, on court grand risque d'être dévalisé.

A Maroc, le pacha mit une maison à la disposition de Lenz et lui donna une grande quantité de vivres. Tout voyageur, en effet, qui porte une lettre de recommandation du sultan a droit à la *mounâi*, c'est-à-dire à la nourriture pour lui, ses serviteurs et ses bêtes, ainsi qu'à une distribution de thé, de sucre et de bougies. Maroc est une grande et belle ville entourée d'immenses jardins et de forêts de dattiers, mais elle présente des symptômes de décadence comme beaucoup d'autres cités du pays. Ce fut dans cette ville que s'adjoignit à la caravane de Lenz, pour le simple plaisir de voyager, un jeune chérif, parent du sultan.

A Maroc, Lenz fit ses derniers préparatifs pour un voyage dans le désert. Jusque-là il avait conservé ses vêtements de chrétien, mais, à partir de ce point, il commença à se donner pour un médecin-major turc et adopta le nom musulman de Hakim'Omar'Ben'Ali'.

A partir de Maroc il fallait traverser l'Atlas, qui se compose de quatre chaînes dont la première a de 1,200 et 1,300 mètres de hauteur. Derrière elle s'étend un plateau très large, coupé en tous sens de petites montagnes isolées; puis viennent deux chaînes parallèles. Sur le plateau, il n'y a aucune sécurité pour les caravanes; les petits villages, dont les maisons sont en argile jaunâtre, sont toutes entourées d'un mur comme des forteresses. Aussi le voyageur dut-il redoubler de précautions; aux étapes, il se montrait le moins possible, restait dans sa tente et son interprète répondait aux curieux que c'était un médecin turc qu'il avait connu et engagé à Constantinople. A Imityanout, on attaque la haute chaîne, et les bêtes de somme, les chameaux surtout, peuvent à peine passer le Djebel Tissi; à plusieurs reprises ces derniers se couchent ne

pouvant plus avancer. Quelques cheiks Chlous, informés que des pillards songent à attaquer la caravane dans un passage difficile, l'accompagnent jusqu'en lieu sûr ; ils ne la quittent que lorsqu'elle en a rejoint une autre et que les deux réunies sont de force à résister à une attaque. Arrivé au sommet du col de Bibaouan, on commence la descente vers l'Oued Sous et l'on arrive avec beaucoup de peine à Misla. De là à Taroudant, sur l'Oued Sous, le trajet est court, mais il est rendu extrêmement dangereux par le voisinage des Hoouâra qui dévalisent les caravanes. Heureusement la petite caravane du D^r Lenz avait encore été renforcée à Misla de plusieurs muletiers qui se rendaient à Taroudant, en sorte qu'elle put atteindre cette localité sans trop de peine.

Là la caravane reçut l'accueil le moins amical. Le khalife refusa aux voyageurs de leur permettre de dresser leurs tentes dans la forteresse, et les reléqua dans une sorte d'auberge. A peine y étaient-ils installés que la population de la ville, s'ameutant devant leur demeure, commença l'attaque en jetant des pierres et voulut enfoncer la porte. Alors, tandis que les voyageurs, les armes à la main, étaient prêts à toute éventualité, parurent le chérif du lieu et un envoyé du sultan, qui s'efforcèrent de calmer la populace et conduisirent le docteur et ses gens dans la forteresse, où ils furent en sûreté. Comme le voisinage de la ville du côté sud est peu sûr, les caravanes ayant tout à craindre des Hoouâras, le cadi de Taroudant ne voulut pas prendre la responsabilité de laisser l'expédition poursuivre sa marche : d'autre part, il n'était pas disposé à lui donner une escorte, en sorte qu'elle dut attendre deux jours, jusqu'au départ d'une caravane qui se dirigeait vers le sud.

Les voyageurs firent route alors vers Iligh, résidence de Sidi Hosseïn, petit-fils de Sidi Hecham, nom sous lequel les cartes désignent un territoire presque indépendant du Maroc. La route à travers ces pays est fort peu sûre, et Lenz dut conclure une convention avec quelques chefs avant de s'aventurer dans leurs possessions. On lui donnait de village en village une escorte, composée elle-même de voleurs de grand chemin, qui auraient attaqué la caravane si elle eût été seule. Le 30 mars 1880 on arriva à Iligh, dont le chérif, musulman fanatique, accueillit froidement les voyageurs. Il devait y avoir le lendemain une grande foire. Sidi Hosseïn, afin de rassurer le commerce, donne ordinairement des garanties aux marchands ; si une caravane de Taroudant est pillée, il répare immédiatement le dommage, mais en même temps il envoie chez les Hoouâras, auteurs du méfait, quelques centaines de cavaliers qui leur font payer les frais avec les intérêts.

La plupart des habitants du territoire de Sidi Hecham sont des Chlous, qui parcourent l'Afrique septentrionale en qualité de jongleurs et de saltimbanques. L'usage soudanien d'employer des étoffes bleues pour les vêtements y domine déjà ; la couleur blanche employée jusqu'ici disparaît. Pendant son séjour à Iligh, le docteur est assailli de demandes de consultation, surtout de la part de femmes que la curiosité amène à sa tente. Son interprète continue à le faire passer pour un Turc, la défiance étant grande à l'égard des Anglais, des Français et des Espagnols, desquels on craint toujours quelque projet de conquête. Lenz vendit à Iligh les chevaux et les mulets amenés du Maroc, et acheta neuf bons chameaux qu'il paya 200 fr. chacun. Presque tous les serviteurs qui l'avaient accompagné jusque-là l'abandonnèrent, n'osant pas aller plus au sud, et il dut en engager de nouveaux. Il s'est beaucoup plaint de la conduite de Sidi Hossein à son égard ; ce chef refusa même d'accepter ses présents, et, bien que se proclamant indépendant du sultan du Maroc, il exigea néanmoins du voyageur une déclaration écrite, constatant qu'il avait été protégé dans les limites de son territoire.

Ce fut donc avec plaisir que Lenz, après cinq jours de halte à Iligh, partit dans la direction de Tizgui ou Foum-el-Hôsan, chef-lieu de la grande tribu des Maribda. La route fut longue et difficile, car il fallut encore traverser une dernière ramification de l'Atlas. On eut le bonheur de rencontrer un serviteur d'Ali, cheik de Tizgui, qui conduisit les voyageurs à cette ville. Là, quoique le docteur eût préféré dresser ses tentes dans les jardins plantés de palmiers, on ne le lui permit pas, les pillards qui hantent les montagnes voisines faisant des incursions jusqu'aux abords de la localité ; il dut accepter une maison. Le bruit de l'arrivée d'un chrétien se répandit aussitôt, et attira une multitude de personnes, qui d'ailleurs se tinrent tranquilles. En l'absence du cheik Ali, en tournée pour inspecter la moisson dans les environs, son frère et son neveu firent aux voyageurs un accueil très amical. Le cheik lui-même, averti de leur arrivée, ne tarda pas à paraître, et son abord sympathique lui gagna aussitôt leur confiance. Depuis de longues années il fait un commerce considérable avec Tombouctou, où vit un de ses frères et où tous les ans il envoie des caravanes. Dès qu'il fut informé du but du voyage de Lenz, l'idée lui vint d'en organiser une et de l'envoyer sous la conduite d'un autre de ses frères ; seulement il fit les choses sans bruit, et, quant tout fut prêt, il alla camper quelques jours dans les environs avec le docteur, pour que le moment de leur départ ne fût pas connu de tout le monde.

Un beau jour, le cheik reçut une lettre d'Iligh, par laquelle le perfide Sidi Hosseïn l'engageait à massacrer toute la caravane, disant qu'elle avait des masses d'or et d'argent qu'on se partagerait ensuite. La présence de nombreux étrangers à Iligh avait empêché le cheik de se déclarer ouvertement ennemi des voyageurs. Le cheik Ali, bien qu'en relations d'affaires avec Sidi Hosseïn, repoussa énergiquement ses conseils et communiqua la lettre à Lenz, l'assurant qu'il était en parfaite sécurité chez lui. Le messenger de Sidi Hosseïn fut éconduit sans réponse. Ali, après avoir pourvu la caravane de tout ce qui lui était nécessaire, donna le 15 avril l'ordre du départ pour Tendouf, ville située au sud-est de Tizgui. Le cheik accompagnait lui-même les voyageurs. Bientôt on atteignit les pâturages et les champs d'orge de la vallée de l'Oued Draa, dont le lit était à sec. On faisait déjà la moisson. Ce fut là qu'on apprit que Sidi Hosseïn avait écrit aux habitants de Tekna, située plus au sud, de faire disparaître la caravane s'ils le pouvaient. Enfin le 5 mai on arriva à Tendouf, ville fondée par Ali, et qui n'a pas encore trente ans d'existence. Elle se compose de grandes maisons bien bâties ; il y a une source de bonne eau et des jardins où l'on cultive des dattiers et des légumes. Tendouf située dans cette partie du Sahara septentrional qu'on désigne sous le nom de Hamâda, est le lieu de rassemblement des caravanes qui se rendent à Tombouctou, et de transit pour les marchands qui viennent du Sahara et du Soudan. Ce commerce est fait exclusivement par les gens du pays, nomades actifs et hardis, qui vont avec leurs caravanes jusqu'au Tell et aux portes du Maroc pour acheter du blé, des dattes, du thé, de la poudre, du tabac, des tissus de coton. Ils reviennent à Tendouf où ils laissent une partie de ces marchandises pour leur usage, puis ils reprennent directement, à travers le Sahara, le chemin de Tombouctou, d'où ils rapportent à Tendouf de l'or, des esclaves, des plumes d'autruche, des vêtements. La plus grande de ces caravanes ne compte pas moins de 1000 à 1200 chameaux et de 3 à 400 hommes bien armés ; la valeur des marchandises qu'elle rapporte du Soudan s'élève à environ à 775,000 fr.

C'est à Tendouf, aux portes du Sahara proprement dit, que nous laisserons aujourd'hui le voyageur, après avoir succinctement raconté la partie la plus facile de son expédition.

(A suivre.)
